
C'est du propre de porter sa couronne de prix comme cela ! / - Maman, c'est pour faire la dame.

Numéro d'inventaire : 1983.00841

Auteur(s) : Cham

Type de document : image imprimée

Éditeur : Vresse (A. de) (55, rue de Rivoli Paris)

Imprimeur : Walter frères

Période de création : 3e quart 19e siècle

Date de création : 1869 (vers)

Collection : Le Charivari

Description : gravure de presse d'après une lithographie page de journal découpée avec texte
dimensions de la feuille : 440 x 306

Mesures : hauteur : 235 mm ; largeur : 209 mm

Notes : Scène satirique : après la distribution de prix, la lecture du journal. au-dessus du tr. c. : "Actualités". Signature en bas à droite "Cham 85". au-dessous du tr. c. : "A. de Vresse 55, r. Rivoli - Imp. Walter F.res r. Raradis Poiss.re 28" Cham (Amédée de Noé dit) (Paris, 1818 ou 1819 - 1879, Paris) Cham prit des leçons de dessin à l'atelier de Charlet, puis chez Paul Delaroche. Il débuta en 1839 avec un album de dessins humoristiques et des légendes, édité par Charles Philippon. Cham entra au Charivari en décembre 1843 et fournit à plusieurs journaux des dessins notamment sur la vie artistique et les Salons officiels. Planche extraite de "Le Charivari"

Mots-clés : Récompenses et témoignages de satisfaction

Discipline et instruction familiale

Filière : non précisée

Niveau : non précisée

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

Commentaire pagination : Page 203

ill.



Ed. Roux, 21, r. J. J.

Imp. Weber et F. Perrot, Paris 11

- C'est du propre de porter sa couronne de prix comme cela !
- Maman, c'est pour faire la dame.

- Excusez-moi... Mais je ne vous reconnais pas.
- Nous nous sommes trouvés en soirée cet hiver chez Mme de La Tour.
- Ah ! oui, je vous reconnais parfaitement. Êtes-vous heureux ou pas ?
- Oh ! ne m'en parlez pas, vous voyez un homme désemparé. Mais je suis très heureux de vous rencontrer pour vous serrer en qui m'arrive, j'ai perdu tout ce que j'avais sur moi, et il faut que je reparte demain matin à Paris, une affaire fort importante m'y appelle. Pouvra-t-on m'attendre quelque cent francs ? Je viens de vous voir gagner une forte somme, c'est pour cela que je me permets d'aller remettre à vous pour me tirer d'embarras.
- Voilà quatre cents francs.
- Je voudrais bien aussi retirer ma montre et ma chaîne que j'ai mise en gage chez un bijoutier. Si ma femme me venait à passer sans me montrer, elle se douterait bien de moi, mais elle me ferait une scène de tous les diables et ne m'accepterait pas de dire que je veux la faire mourir sur la place, ainsi que nos deux enfants.
- Que vous faut-il de plus ?
- Une quinzaine de louis.
- Les voici.
- Vous êtes bien sûr de l'argent ?
- C'est inutile. Quand vous nous recevrez cet hiver chez Mme de La Tour sous ma responsabilité petite somme, que vous me gagnerez probablement, à un bel instant. Le moment est venu de m'acquiescer aux conditions. Un camarade de Paul le prend par le bras.
- Comment ! se parles-tu de monnaie ?

- Oui.
- Tu le connais ?
- Très peu.
- Je t'en félicite.
- Je t'ai vu quelque fois chez Mme de La Tour...
- Ça ! il n'y est plus reçu.
- Pourquoi ?
- C'est un chevalier d'industrie.
- Et moi qui viens de lui passer sept cents francs !
- Tu peux en faire ton deuil, car il ne le les rendra jamais.
- J'ai bien travaillé.

Paul va se promener dans le bois pour essayer de calmer par le grand air l'émouvement que viennent de lui causer tous ces emprunts et surtout pour les éviter.
En marchant le long du bois, il se jette dans deux jambes qui battent au-dessus de lui.
C'est un poulet !
Paul s'empresse de le décrocher. Il est sauté, car il respire à pleine poitrine.
- Pourquoi donc voulais-tu me le faire à ces jours ?
- Parce que j'ai perdu au jeu un billet de mille francs qui ne m'appartenait pas. Ne pouvant le rendre, car je suis un pauvre employé qui a rien, femme et six enfants, moi, je veux dire cinq enfants, en se vaillant pas être déshonoré, je me suis décidé à me donner la mort. Ah ! pour-

quoi m'avez-vous déposé ?... Il possédait la corde à nos, je suis en proie.
- Non, c'est à vous, prenez ce billet de mille francs, et n'allez pas vous faire pendre ailleurs.
Le même soir, en se couchant avec un ami, Paul rencontre le poids, et, le désignant, il raconte l'histoire de la journée.
- Comment ! vous avez fait cela ?
- Ah ! en quoi ?
- C'est évident ! cet homme est un poids de profession. Depuis le commencement de la saison il a été pendu dix fois.
- Vous croyez qu'il s'attache dans le bois après des branches d'arbre pour aggraver sur ses sort les promesses ?
- Partout ! oui.
- Mais on ne peut pas être joué impunément. Si ça venait pas à temps à son secours, il mourrait.
- Ne croyez pas cela ! il a inventé un système très ingénieux pour se pendre sans douleur et sans danger, il sollicite même les braves d'arrêter.
- Quel gradin ! s'écrie Paul furieux.

Le soir, en rentrant à son hôtel, quand le joueur va se mettre à son compte, il ne retrouve plus dans sa poche que deux cent cinquante francs, le restant de ses dix mille francs de gain.

ADRIEN HUARY.

